

DAMIEN CASTERA

**LA LIBERTÉ
NE MEURT JAMAIS**

récit

nrf

GALLIMARD

DAMIEN CASTERA

**LA LIBERTÉ
NE MEURT JAMAIS**

récit

nrf

GALLIMARD

DAMIEN CASTERA

LA LIBERTÉ
NE MEURT JAMAIS

récit

nrf

GALLIMARD

À Marie...

Depuis les temps immémoriaux
Un aigle y châtie Prométhée,
Chaque jour lui frappe les côtes,
Chaque jour lui brise le cœur.
Il le brise mais ne peut boire
Le sang vivant – le cœur revit
Et de nouveau se met à rire.
Notre âme ne peut pas mourir,
La liberté ne meurt jamais.

TARAS CHEVTCHENKO

Caucase, 1845

Agir, c'est connaître le repos.

FERNANDO PESSOA

Le Livre de l'intranquillité, 1982

(œuvre posthume)



Situation avant le 24 février 2022 :

-  Zone tenue par les séparatistes soutenus par la Russie
-  Zone annexée par la Russie en 2014 (Crimée)

Situation le 10 mars 2022 :

-  Principaux combats en cours
-  Territoires occupés par l'armée russe
-  Voyages de l'auteur

NOTE DE L'AUTEUR

Ce récit a des allures de roman, pourtant tout est vrai. Il est la retranscription fidèle de mon journal de guerre, rédigé au cours des trois voyages successifs en Ukraine, entre mars 2022 et mars 2024. Tenir un carnet de notes permet de penser l'expérience en temps réel. Je ne prétends pas restituer les événements avec l'impartialité du journaliste de terrain, encore moins contextualiser l'invasion à grande échelle avec la rigueur académique de l'historien, mais simplement m'approprier les outils de la littérature pour proposer le récit subjectif de mon expérience en Ukraine. J'y fais état de la vie qui s'organise au rythme des bombardements, à l'arrière comme en première ligne, consigne les témoignages recueillis en chemin en espérant leur apporter une résonance, et tente une esquisse de ce temps hors du temps où tout ce qui fait douce la vie des hommes a été bouleversé : les paysages, les conversations, les rires, le temps qui passe, celui qu'il reste...

À l'heure où paraît ce livre, l'écho des combats retentit encore sur les plaines d'Ukraine.

PREMIER VOYAGE

Mars – avril 2022

11 mars – Une guerre aux portes de l'Europe

3 heures. Nuit blanche et café noir, quelque part dans le nord de l'Italie. À la manière des voleurs ou des amants, je préfère filer dans l'obscurité et rallier la Slovénie avant l'arrivée du jour et l'encombrement des routes. À l'arrière de mon fourgon aménagé sont entassées des caisses de matériel médical offertes par la pharmacie du quartier et l'église orthodoxe de Biarritz : bandages, sparadrap, antiseptiques... Les besoins à l'Est sont urgents. Je ne sais pas où je vais, juste une direction à suivre et le nom d'un village sur la carte. Le standard de la Croix-Rouge roumaine est saturé et ne répond pas à mes appels. Comme d'autres volontaires, j'ai pris le chemin de la frontière ukrainienne pour porter assistance à ceux qui fuient. Trois mille kilomètres d'asphalte monotone, de paysages endormis, de cafés chauds et de repas froids, de nuits fragmentées sur des parkings de stations-service, bercé par le râle mécanique des trente-trois tonnes et la lumière des phares qui fourmillent, une virée en solitaire à travers la France, l'Italie, la Slovénie, la Hongrie et une petite partie de la Roumanie. Un voyage géographique vers une histoire en marche.

Avant l'invasion russe, j'imaginai l'Ukraine comme un immense nulle part. Un pays de plaines infinies et de terres noires, d'églises à bulbe, de prêtres à barbe, de centrales nucléaires et d'usines à charbon, spectres rouillés de l'époque soviétique. J'imaginai un pays en gueule de bois post-marxiste, avec des prolétaires désenchantés et des ouvriers errant sur les cendres du communisme, cette utopie du peuple par le peuple amputée par Lénine, dépecée par Staline. Passer de « Prolétaire, libère-toi de tes chaînes » à « La mort d'un million d'hommes est une statistique », quelle désillusion...

J'avais vaguement entendu parler de Taras Chevtchenko et des Cosaques zaporogues, mais j'ignorais tout de leur histoire. À l'école, on m'avait appris que l'Holodomor était une famine artificielle orchestrée par Staline pour soumettre la paysannerie ukrainienne à la collectivisation. Entre quatre et cinq millions de morts dans l'indifférence générale, car au même instant une épidémie de cécité s'abattait sur nos grands intellectuels français : Romain Rolland, André Malraux, Louis Aragon, subitement aveugles en rentrant d'un voyage à Moscou. J'avais lu quelque part que le nom « Ukraine » venait du mot slave *oukraïna*, qui signifie « confins », que Nikita Khrouchtchev avait offert la Crimée alors qu'elle était sous giron russe depuis Catherine II, et que Léonid Brejnev était né dans la région de Dnipro. Je me souviens avoir entendu les avertissements de Gorbatchev à la radio au sujet d'une escalade américano-russe et la possibilité d'une nouvelle guerre froide. C'était en 2013.

Pour moi, l'Ukraine c'était Tchernobyl en 1986, l'indépendance en 1991 et Maïdan en 2014. L'orange était la couleur de la révolution et le noir celle des terrils du Donbass, ces petites montagnes de résidus miniers éparpillées dans la plaine. Je savais que la meilleure période pour s'y rendre était le printemps, même si l'hiver avait son charme. J'avais entendu parler de la Course des châtaignes, le plus

grand rassemblement sportif du pays, mais, en tant que pugiliste à mes heures perdues, l'Ukraine représentait davantage pour moi la nation des boxeurs légendaires : Lomachenko, Usyk, et les frères Klitschko, dont l'aîné, Vitali, est aujourd'hui maire de Kyiv. Voilà à peu près l'idée que je me faisais du pays en fonçant vers ses frontières.

5 heures. Le sommeil est en embuscade. Pour ne pas sombrer, j'accorde mes pensées au rythme des phares qui défilent, métronome lumineux, points de suspension dans la nuit. La voix caverneuse du Texan Calvin Russell remplit l'habitacle. Des histoires de poètes sans gloire et de gangsters déchus qui me tiennent en haleine dans ma navigation solitaire. *Crossroad, Soldier, A Crack in Time*, un blues des confins qui fleure bon la terre brûlée, le bourbon, les trains de marchandises pour Austin. Un bond musical vers l'Ouest sauvage tandis que mon véhicule file vers l'Est brutal. La France dans le dos et le vent de face, je tire des bords vers ce pays où gronde la guerre.

Dans ma jeunesse, le projet d'une Europe pacifiée semblait possible dès lors que l'on cessa de considérer la guerre comme inhérente à la nature humaine. Il suffisait de procéder à quelques réglages, d'infimes ajustements d'usage, presque rien, pacifisme par-ci, droits de l'homme par-là, afin de reléguer les meurtres à grande échelle dans les abîmes de l'histoire. Ainsi, entre deux bombardements serbes et un génocide rwandais, la population scandait à l'unisson des « Plus jamais ça ! » comme si la magie des mots pouvait conjurer la bassesse des hommes. À l'école, nous préparions des sacs de riz pour la Somalie et des aquarelles pour le Bénin. Bernard Kouchner en personne était sur place pour distribuer les ballots, preuves dans *Paris Match* à l'appui. C'était la grande époque des interventions militaro-humanitaires et de l'ingérence occidentale pour le salut des populations locales, cela va sans dire. Les

forces de maintien de la paix des Nations unies étaient envoyées à la guerre avec la consigne de ne tirer qu'en cas de légitime défense, gage ultime de bonne volonté. Les États-Unis, leaders du monde libre et gardiens de l'ordre moral, ont même secouru l'Irak et l'Afghanistan en leur offrant généreusement la démocratie. À cette époque, un vent de philanthropie soufflait sur le monde, nul doute que la rédemption des peuples était proche.

Les années ont passé et nous nous sommes peu à peu rendu compte que la promesse d'un « Plus jamais ça ! » était au-dessus de nos moyens. Le 24 février dernier, Poutine a mis fin au débat en bombardant l'Ukraine. L'histoire, ce perpétuel recommencement...

Comme l'a écrit le psychanalyste anglais Donald Winnicott avec son sens du sarcasme d'outre-Manche : « Il semblerait que, quand on nous pousse à nous battre tous les vingt ou trente ans, nous prenions plaisir à pratiquer la démocratie et nous soyons capables de goûter notre liberté. »

Il faut se rendre à l'évidence : la sagesse des nations n'existe pas, la paix n'est que l'intervalle entre deux guerres. Quant au devoir de mémoire, c'est une fable qui se dissout dans l'oubli au bout de deux générations, tout au plus.

7 heures. La fatigue me serre les tempes après mille quatre cents kilomètres passés sur la route. L'idée de quitter la France pour rejoindre l'Ukraine m'a tenu en éveil les quelques nuits précédant le départ. Être pacifiste et foncer vers la guerre, c'est faire fi de toute logique et prendre le contre-pied de ceux qui la fuient. Il faut rassurer son entourage en lui disant que tout ira bien et se convaincre soi-même que ce sera le cas. Mais, une fois le départ consommé, la route purge l'esprit de ses mauvaises pensées. L'asphalte cimente la

détermination et fait monter la sève à mesure que les kilomètres défilent.

De chaque côté du ruban noir, des villages drapés dans l'obscurité abritent la paix des foyers. Devant moi s'ouvre l'inconnu. Une montagne se gonfle, une vallée se creuse, une plaine se déploie. Au loin, Vénus pointe son halo lumineux et m'indique la direction de l'est.

— Allez, plus qu'une heure avant le jour !

Bientôt, une guérite de douaniers sans douaniers me signale le passage d'un pays à un autre. Ni ralentissement ni contrôle d'identité. En Europe, les frontières sont les vestiges administratifs d'une époque révolue.

Hier, lors d'une courte halte à Briançon, j'ai aperçu les premiers bus de réfugiés en provenance d'Ukraine. Ils étaient accueillis à bras ouverts par une population soucieuse d'apporter toute l'aide nécessaire. Ironie des solidarités : à quelques pas de là, un groupe de migrants guinéens tentaient de se réchauffer les mains après une nuit passée dehors. Ces SDF internationaux rompus à l'art de la clandestinité partagent désormais la détresse de l'exil avec ceux qui viennent de l'Est. L'accueil qui leur est fait n'est pourtant pas le même : « réfugiés ukrainiens » d'un côté, « migrants africains » de l'autre. Quand la subtilité du langage permet de soulager sa conscience.

9 heures. L'aurore dissout les ombres et rend au monde ses couleurs. La frontière slovène franchie, je m'engage plein nord dans les gorges de Vintgar recouvertes par les neiges de cette fin d'hiver. Après quarante-huit heures de route, j'opère une halte sur les rives du lac de Bled pour me reposer les yeux et me dégourdir les jambes. L'endroit semble tiré d'un roman de Tolkien, avec des falaises

abruptes châtiées par les vents et une forteresse centenaire qui domine les eaux calmes du lac. En contrebas, l'église Sainte-Marie et son campanile de pierres poreuses, les graines de blé noir. Il y a du mystère dans ces paysages de montagnes et de pierres taillées, comme un secret qui se dérobe : un lac au fond d'une vallée, une chapelle sur un îlot, un château sur une falaise. Les noces du profane et du sacré : « Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu. »

Le soir venu, je m'installe sur les berges de la rivière Bohinjka pour observer les truites dans l'ombre d'un pont de pierre. Tout est si calme. Mais le charme est soudainement rompu par un groupe de chasseurs qui se met à mitrailler le ciel. Des coups de feu en cadence laissant peu d'espoir aux migrants ailés. Et à mille kilomètres de l'Ukraine, j'ai l'impression de percevoir les premiers échos de la guerre.

Après une nuit aussi fraîche que réparatrice, je reprends la route avec l'ambition d'atteindre la Hongrie avant midi et la Roumanie avant le soir. Je profite des heures de voyage pour ajuster mes connaissances du conflit en écoutant une série d'émissions radiophoniques. Se succèdent au micro : des experts en géopolitique, géostratégie, prospective, professeurs émérites au Collège de France, officiers militaires, humanitaires, historiens, géographes, écrivains, analystes et polémistes, enfin tout ce que les ondes hertziennes comptent comme professionnels du flair et de l'instinct, et qui, malgré leur expérience et les avertissements des renseignements américains, n'ont pas su prévoir l'invasion russe du 24 février.

Bref, voici en quelques mots ce que j'ai retenu de la situation au moment où je fonce vers l'Ukraine :

Deux pays anciennement liés sous la bannière des républiques socialistes soviétiques se livrent aujourd'hui bataille. Les Russes agressent, les Ukrainiens résistent. Un État-nation en construction face à un empire nostalgique de sa sphère d'influence. Le Kremlin défend « la thèse de la continuité » et affirme l'unité des peuples de Russie. S'étant émancipée de la nation mère en 1991, l'Ukraine n'aurait selon cette logique historique aucune légitimité d'indépendance. C'est comme ça que Poutine fonctionne. Pendant qu'en Europe on « déconstruit » le roman national, en Russie on réécrit l'histoire pour parvenir à ses fins.

Depuis l'effondrement du bloc soviétique, les États-Unis souhaitent isoler la Russie par sa partie occidentale, en intégrant l'Ukraine dans un ensemble européen et atlantiste. Stratégie intolérable pour les dirigeants du Kremlin, qui y voient une version moderne de l'opération Barbarossa.

En 2014, le rapprochement avec l'Ouest franchit un cap décisif. Une révolution populaire dite d'Euromaïdan évince le président pro-russe Ianoukovitch au profit d'un président pro-européen. Le nouveau pouvoir qui se met en place à Kyiv est alors dénoncé par Moscou, mais aussi contesté par les populations russophones de certaines régions du sud et de l'est de l'Ukraine, qui manifestent à leur tour contre la révolution de Maïdan. L'abrogation, le 23 février 2014, de la loi sur les langues régionales, retirant le statut de langue officielle au russe dans les régions de l'Est, finit de mettre le feu aux poudres. Profitant de la transition du pouvoir à Kyiv, Moscou annexe la Crimée en mars. En avril, les villes de Donetsk et Lougansk font alors sécession, appuyées par la Russie. C'est le début de la guerre du Donbass. Entre 2014 et 2020, le conflit a causé plus de treize mille morts dans les deux camps. En 2019, Volodymyr Zelensky remporte

l'élection avec 73,22 % des suffrages sur un programme de réintégration des régions annexées. Les choses vont alors s'accélérer.

Le 24 février 2022, coup de tonnerre sur des années de paix en Europe. L'armée russe déploie une vaste « opération spéciale » pour envahir l'Ukraine. Quatre offensives sont lancées simultanément : deux au nord sur Kharkiv et Kyiv, une à l'est dans le Donbass et une au sud sur Marioupol. Les premiers jours se succèdent bombardements massifs et frappes stratégiques sur les états-majors de l'armée ukrainienne, les aéroports, les raffineries, les entrepôts de munitions. Cent cinquante mille hommes et des milliers de blindés sont déployés sur les différents théâtres d'opérations. Mais si l'armée russe excelle dans la destruction des cibles stratégiques, elle peine à livrer une guerre d'occupation sur un territoire aussi étendu que l'Ukraine. La guerre éclair de Poutine s'enlise ! C'est l'un des nombreux paradoxes de cette armée : elle est capable de faire disparaître l'Europe ou les États-Unis sous les feux nucléaires, mais sans infanterie en nombre suffisant, elle piétine devant les lignes de défense de l'armée ukrainienne.

Par cette intervention, les Russes souhaitaient donner une leçon d'obéissance aux Ukrainiens. Seulement, envoyer l'armée chez les voisins pour les convaincre de rester dîner, c'est un peu comme allumer une bougie au lance-flammes. Car les Ukrainiens du XXI^e siècle n'entendent pas courber l'échine pour servir la soupe. L'allégeance à la mère patrie, les ordres centralisés du Politburo et l'alphabet à vingt et une consonnes, ils ne veulent plus en entendre parler. Aujourd'hui, la liberté coule dans leurs veines de Cosaques aussi sûr que l'étoile Polaire brille dans le ciel d'hiver.

Dans les discours officiels du Kremlin, les références religieuses et la vision messianique de Poutine sont de plus en plus présentes. Le 6 mars dernier, le patriarche Kirill, soutien sans faille de Vladimir Poutine, présente la guerre comme un conflit métaphysique, une croisade contre le mal durant laquelle chaque soldat tombé au front sera automatiquement lavé de ses péchés. Voilà donc une puissance nucléaire engagée dans une guerre sainte.

De l'autre côté, en dépit de l'avis définitif de nombreux experts occidentaux prévoyant la victoire de l'armée russe en quelques jours, la résistance s'organise sous la voix d'un seul chef : Volodymyr Zelensky. « J'ai besoin de munitions, pas d'un taxi ! » lance-t-il lorsque Joe Biden lui propose d'être exfiltré vers les États-Unis. Quoi qu'on puisse penser de la légitimité du président ukrainien et de ses rapports sulfureux avec l'oligarque Ihor Kolomoïski, il semble que Rousseau avait raison : les grandes occasions font les grands hommes. Le chef de guerre a supplanté le comique de télévision, le treillis a remplacé le nez rouge, Churchill a détrôné Coluche.

12 mars – Arrivée en terres roumaines

Je traverse la Hongrie d'une traite et franchis la frontière roumaine peu avant la nuit. Vérification des documents, carte d'identité, permis de conduire, assurances. Tout est en règle. L'agent des douanes ne prend même pas la peine de vérifier la cargaison et me laisse filer dans les dernières heures du jour. Quelques kilomètres après mon entrée en Roumanie, le moteur du camion se met à chauffer sérieusement, me contraignant à faire une halte dans une station-service pour contrôler les niveaux. Une clé anglaise dans la poche, un chiffon sur l'épaule, la main en visière pour se protéger de

la lumière des phares, le pompiste a l'œil hagard de celui qui a fait une sieste trop longue. Il baragouine quelques mots dans un français approximatif, plonge sous le capot pour arroser le radiateur avec de l'eau froide, vérifie le niveau d'huile et ajoute un demi-litre de liquide de refroidissement au moteur.

— Vous allez où ?

— Sighetu Marmatiei, de l'autre côté des montagnes.

— Ça devrait tenir jusque-là.

Avant de partir, je l'interroge sur les risques d'enneigement en haut du col et l'état de la route. Il hausse les épaules comme si ma question n'avait pas de sens. Je n'insiste pas.

À l'asphalte homogène des autoroutes hongroises succède une nationale chaotique constellée de nids-de-poule. La route s'élève lentement au-dessus de la plaine, grimpe entre les falaises de gneiss et de granit, disparaît sous le couvert des forêts de hêtres, franchit le col enneigé qui sépare les villages entre eux et maintient la paix entre les hommes. J'arrive finalement au cœur de la nuit à Sighetu Marmatiei, au confluent de la Tisza et de l'Iza. Il fait moins 13 degrés. Une soupe comme repas et un coin de forêt pour dormir. Je m'effondre après cinq jours passés sur la route.

*13 mars – Sighetu Marmatiei –
Carpathes roumaines*

Tiré des épaisses brumes de mon sommeil au son du *toacă* de l'église de Sapanta (quelques coups frappés par le prêtre sur une planche en bois pour signaler aux fidèles l'heure de la messe), j'ouvre les portes du fourgon et découvre avec curiosité les paysages que la nuit avait occultés. Les Maramures, cette région paysanne du nord-

ouest de la Roumanie où les hommes fauchent encore l'herbe à la faux. Un univers pastoral de champs dorés et de meules de foin, où les brebis partagent le territoire des meutes de loups, où les bêtes de somme tirent des charrettes en bois sur des routes poussiéreuses, où la pierre des habitations est noircie par la fumée de l'âtre et le défilement des siècles. Au loin, les Carpates portent les couleurs de l'hiver. Surplombant les parois minérales comme une chevelure d'encre au-dessus d'un front pâle, d'immenses forêts noires coiffent le sommet des montagnes et apportent un soupçon de contraste à cet océan de blancheur. Dans ces jours de brève clarté, il demeure une impression de temps suspendu et de paix profonde. Pourtant, à quelques kilomètres de là, un peuple meurt sous les bombes.

Depuis deux jours, un vent glacial venu de Russie s'abat sur la région comme un présage sur l'avenir. Les gens d'ici l'appellent le mouscal, ce souffle du nord qui balaye les vastes plaines et pénètre le corps jusqu'à l'os. Sous les barnums du centre d'accueil, les volontaires font bouillir l'eau pour le thé et préparent les vêtements chauds. À Sighetu Marmatiei comme à Medyka en Pologne, à Zahony en Hongrie ou à Oujhorod en Slovaquie, les postes-frontières se sont transformés en véritables carrefours des solidarités, des points de convergence entre les hommes où les mains tendues et les bras ouverts réchauffent le cœur de ceux qui n'ont plus rien. On y accueille les femmes, les enfants, les vieillards partis sur la route en voiture ou à vélo, le plus souvent à pied. À peine un sac jeté sur le dos ou une valise traînée dans la douleur. C'est tout ce qu'ils ont pu prendre avant l'arrivée des Russes, tout ce qu'il reste d'une vie passée. Les hommes sont restés au pays pour se battre. Certains d'entre eux accompagnent leur famille jusqu'à la Tisza, cette rivière qui sépare l'Ukraine de la Roumanie, la guerre de la paix.

La veille de mon arrivée sur la frontière, je parviens à dégoter le contact de Cornelia Hotea, coordonnatrice de l'association roumaine de l'ordre de Malte, chargée de préparer les convois humanitaires pour l'Ukraine. Avec sa pèlerine à col montant et son fichu noir sur la tête, elle a l'allure d'une chiffonnière du siècle passé. Le teint pâle, les cheveux sombres, la silhouette efflanquée et la voix fluette, une légère disharmonie faciale faisant pencher sa figure vers le sol comme un signe supplémentaire de dévotion, Cornelia est un être dont les dispositions physiques témoignent de ses qualités morales. Sobriété du corps et grandeur d'âme. Une vie vouée à celle des autres. Dans les sous-sols de l'église apostolique, nous passons une partie de la matinée à répartir le matériel acheminé depuis la France, puis, une fois l'inventaire terminé, elle me conduit sur la frontière pour me présenter le reste de l'équipe et m'expliquer le fonctionnement du centre d'accueil :

— Tu pourras comprendre comment on s'organise ici. Et si tu veux te rendre utile, on pourra certainement te trouver quelque chose à faire.

Le village de Sighetu est l'un des principaux points de passage entre l'Ukraine et la Roumanie. On y vient des quatre coins de l'Europe pour prêter main-forte : professionnels de l'humanitaire ou bénévoles philanthropes, tous ceux qui, ne pouvant rester les bras croisés devant la tragédie, se sont précipités pour porter assistance à ceux qui fuient. Parmi eux, Claude, un pompier d'Hendaye venu avec quatre collègues pour rejoindre les rangs de la solidarité internationale. Après avoir acheminé une cargaison de matériel médical, ils embarquent dans leurs fourgonnettes cinq enfants et quatre adultes qui souhaitent rejoindre leur famille en France. Je rencontre également Christophe et Barbara, partis il y a trois mois pour traverser les Carpates à la force des jambes et qui, au premier

jour de guerre, se sont dérouterés vers la frontière pour prendre part à l'accueil des réfugiés. Sur ce poste-frontière d'ordinaire si calme, on trouve des infirmiers italiens, des chauffeurs allemands, des traducteurs roumains, des psychologues pour enfants, des prêtres orthodoxes, des bénévoles de l'Unicef ou de l'ordre de Malte.

Dariia et Mykola, quinze et seize ans, font partie de ces millions d'Ukrainiens condamnés à choisir entre « la valise ou le cercueil ». Partis de Kyiv, où ils habitaient, ils sont arrivés en Roumanie après plusieurs jours d'un voyage cauchemardesque. Mykola est originaire de Donetsk, capitale de la région séparatiste du Donbass. Les larmes aux yeux, il me raconte :

— Nous avons fui l'est de l'Ukraine en 2014. Nous pensions être en sécurité à Kyiv. Mes parents ont acheté un appartement une semaine seulement avant le début de la guerre. Quelle tristesse. J'ai aussi de la famille à Marioupol, mais l'électricité est coupée dans toute la ville et nous n'avons plus de nouvelles depuis presque dix jours. S'il vous plaît, racontez notre histoire. Il faut que le monde sache...

Leur salut : une autorisation provisoire de séjour au sein de l'Union européenne, de la famille en Allemagne et un anglais approximatif pour communiquer. Quant à l'accueil qui les attend, on peut dire que la guerre a inversé les systèmes de valeurs à l'égard des réfugiés. Si l'accent roulant des pays de l'Est faisait autrefois baisser les yeux, il fait désormais tendre la main.

ÉPILOGUE

8 mai – Iparralde – Pays basque nord

Du haut des falaises calcaires qui surplombent le golfe de Biscaye, entre Saint-Jean-de-Luz et Hendaye, j'observe l'océan dérouler ses eaux sombres au pied des montagnes. C'est beau, c'est calme. Dans cette province basque du Labourd, l'algue et la fougère cohabitent, les mouettes partagent le territoire des mésanges. Certains hommes labourent la terre, d'autres labourent la mer. La charrue pour les uns, le chalut pour les autres. Dans les hauteurs, des troupeaux de manechs entretiennent la coiffe des alpages. Au loin, les Trois Couronnes indiquent la direction de l'Espagne.

Hasard du calendrier, la commémoration de l'armistice et la fête de l'Ascension se suivent cette année. L'espace d'un week-end prolongé, le Pays basque a des allures de grandes vacances. Un autobus s'arrête le long du promontoire en laissant tourner son moteur. Les portes s'ouvrent, le silence meurt. Les touristes se ruent sur la corniche pour mitrailler le ciel : portraits, selfies, paysages... Les promesses du crépuscule valent bien quelques clichés. Malgré le vrombissement du moteur et le chahut des badauds, la paix demeure, l'océan salive son écume sur la roche noire, le vent du large souffle

son impatience de rencontrer la terre, les nuages écrivent des poèmes dans le ciel. Marie se blottit contre moi, la joue sur mon épaule, sa main contre la mienne. Dans son ventre en forme de lune : la promesse de lendemains qui chantent.

À mon retour d'Ukraine, je décèle beaucoup d'incompréhension de la part de mon entourage. Ils ne le manifestent pas directement mais je devine ce qu'ils pensent : « Pourquoi courir sous les bombes lorsqu'on est payé pour glisser sur les vagues ? » Mes parents, qui ont connu le malheur incommensurable de mettre en terre leur plus jeune fils, sont ceux qui, paradoxalement, ont le mieux compris le sens de ma démarche.

Parfois, aux heures tardives d'une veillée festive, sur un bout de table ou un coin de comptoir, la pudeur se dissout dans l'ivresse, les langues se délient :

— Pourquoi avoir choisi la guerre, le drame, la mort ?

— Parce que la solidarité, l'honneur, le courage !

Ces vertus qui conditionnent à elles seules l'esprit de résistance du peuple ukrainien.

La réponse fait sourire. Je me surprends à parler comme un militaire. Mais comment raconter cette histoire autrement qu'avec ces mots simples et quelque peu dépassés par l'époque : le courage, l'honneur, le sens du sacrifice.

Là-bas, j'ai partagé la vie de gens ordinaires pris dans les tourments extraordinaires de la guerre : paysans ou citadins, jeunes ou vieux, victimes ou héros, presque tous anonymes. Ensemble, nous avons eu peur, nous avons eu froid, nous avons prié, nous avons pleuré, j'ai partagé leurs doutes et leurs joies profondes, faisant de ce temps sous les bombes une éternité. Ce fut pour moi une expérience

collective fondatrice, car dans ce lieu du monde où la mort est sur toutes les lèvres, on apprend plus qu'ailleurs à célébrer la vie.

REMERCIEMENTS

J'aimerais profiter des dernières lignes de ce livre pour rendre hommage à tous les fixeurs qui travaillent dans l'ombre pour que l'information circule hors des frontières de leur pays. Comme l'a écrit Robin Grassi, de Reporters sans frontières : « Les fixeurs sont les invisibles qui rendent cette guerre visible. » Ils étaient entrepreneurs, chauffeurs de taxi, professeurs de langue étrangère ou musiciens avant l'invasion à grande échelle de février 2022, ils aident aujourd'hui les journalistes internationaux à se rendre sur les zones de front. Ils assurent la traduction, facilitent les rencontres, négocient les autorisations, parlementent aux check-points et servent de guides sur les terrains hautement risqués. Dans la zone grise, le journaliste s'en remet entièrement au fixeur, il est celui qui appréhende le danger et prend les décisions d'urgence. J'ai évidemment une pensée particulière pour Eva et Pavel, qui nous ont offert une aide considérable dans l'accomplissement de notre tâche. Et je n'oublie pas qu'à la fin, lorsque les journalistes rentrent, les fixeurs restent...

Merci à ceux qui ont traversé cette histoire, et aux autres qui m'ont permis de l'écrire :

Michael Darrigade, Lodewijk Allaert, Cédric Gras, Marie Amiguet, Ludovic Escande, Eva Raiska, Lev Skop, Chris Garrett, Seiby, Greg Pavlov, Dmytro Trembanchuk, Kristina Banderivka, Ayrton « Kookaburra », Olha Chernyshova, Pavel Khramtsov, Svitlana Bachurina, Olha Pyshchyta, Loïc Lepillet, Ganna Monina, Mendi Castera Amiguet, Anita, Gilles et Sébastien Castera, Jacques ArrosteGuy, Maurice Rebeix, Mathieu Bidart, Jonathan Allmang, Thierry Sebba, Ben Guyot, Manon Perret, Julien Durant, Jérémy Rochette, Vincent André, Nelson Fourcade.

Et à la mémoire d'Arman Soldin...

© *Éditions Gallimard*, 2025.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'auteur

Premier voyage. Mars – avril 2022

11 mars – Une guerre aux portes de l'Europe

12 mars – Arrivée en terres roumaines

13 mars – Sighetu Marmatiei – Carpates roumaines

Épilogue : 8 mai – Iparralde – Pays basque nord

Remerciements

Et à la mémoire d'Arman Soldin...

DAMIEN CASTERA

La liberté ne meurt jamais

En mars 2022, Damien Castera prend la route de l'Ukraine pour acheminer du matériel médical à la frontière. Quelques semaines plus tard, il se retrouve engagé en première ligne, où il accomplit plusieurs séjours jusqu'en février 2024. De volontaire humanitaire à reporter de guerre, il se mêle aux combattants ukrainiens pour témoigner de leur résistance héroïque. Durant sa traversée du pays, il partage également le quotidien de nombreux civils, tels Olha, une jeune violoniste qui organise des concerts dans les souterrains du métro de Kharkiv, ou Pavel, un garde forestier qui s'emploie à sauver les animaux abandonnés sous les bombes. Tous ces héros silencieux persistent à créer et à résister, refusant de plier sous la violence des armes.

Dans cet endroit du monde où la peur est sur toutes les lèvres, l'auteur apprend plus qu'ailleurs à célébrer la vie, le courage et la fraternité. Son récit rend hommage à celles et ceux qui ont choisi de se battre pour leur liberté.

Damien Castera est né en 1983 au Pays basque. Ancien sportif de haut niveau, il est réalisateur de films documentaires et membre de la Société des explorateurs français.

Cette édition électronique du livre
La liberté ne meurt jamais de Damien Castera
a été réalisée le 11 avril 2025 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073112712 - Numéro d'édition : 657756).
Code produit : Q16122 - ISBN : 9782073112743.
Numéro d'édition : 657760.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo